

Title	Balzac et la question du chef
Author(s)	Iwamura, Izumi
Citation	Gallia. 48 P.21-P.29
Issue Date	2009-03-07
Text Version	publisher
URL	http://hdl.handle.net/11094/7704
DOI	
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

Balzac et la question du chef¹⁾

Izumi IWAMURA

On a souvent remarqué que l'intérêt est le principe d'action du personnage balzacien, et qu'il peut conférer même aux personnages les plus mesquins un grand pouvoir dans l'intrigue. Écartés du pouvoir social et négligés ou méprisés dans le monde de *La Comédie humaine*, ceux-ci peuvent subvertir l'ordre des valeurs, soit seuls, soit avec des complices, régir le sort des autres personnages et parvenir à exercer un grand pouvoir à leur rencontre²⁾. La subversion de l'ordre des valeurs par de tels personnages est certainement un moteur de l'intrigue balzacienne.

Par ailleurs, il est des personnages à qui est conféré le titre ou l'attribut de «chef» : pour ces personnages, un certain pouvoir social est d'emblée programmé. Ils sont nombreux³⁾, ce qui semble permettre de s'interroger sur le statut du chef dans la société balzacienne. La question du chef est incontournable surtout pour l'analyse des «bandes» ou des sociétés particulières et secrètes qui jalonnent l'œuvre de Balzac, à savoir les Treize, le Cénacle, les Chevaliers de la Désœuvrance, l'Ordre des Frères de la Consolation, etc. Mais avant d'aborder la question de l'exécuteur du pouvoir dans ces groupes, il semble nécessaire d'esquisser d'abord quelques traits propres aux «personnages-chefs». Car, en cette matière, il ne suffit pas d'inclure dans le corpus les dirigeants de groupes ou sociétés dont l'initiative serait un moteur de l'action du roman : outre ces chefs dotés de traits saillants ou héroïques, d'autres «chefs» abondent dans la société balzacienne. Ceux-ci sont souvent moins des personnages principaux que des «acteurs sociaux», tels que les évoque Elisheva Rosen en se référant aux ouvrages du sociologue canadien Erving Goffman⁴⁾.

Cet article tentera donc de broser la position du chef, d'abord sous l'angle

1) Les références à *La Comédie humaine* renvoient à l'édition Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade» publiée en douze volumes sous la direction de Pierre-Georges Castex, de 1976 à 1981. Le chiffre romain mis à la fin renvoie au tome, le chiffre arabe au numéro de page.

2) Cf. Félicien Marceau, *Les personnages de La Comédie humaine*, Gallimard, 1977. D'un autre côté, comme le fait remarquer Takao Kashiwagi dans La trilogie des célibataires d'*Honoré de Balzac*, Nizet, 1983, certains personnages agissent sur les autres en tant que «catalyseurs», c'est-à-dire qu'ils restent inactifs mais suscitent des changements dans leur entourage ; ils ont un trait commun : le célibat.

3) Le calcul des occurrences utilise «le vocabulaire de Balzac» par Kazuo Kiriu, mis en ligne sur le site de la Maison de Balzac.

4) Elisheva Rosen, «Le personnage et la poétique du roman balzacien», in Stéphane Vachon (dir.), *Balzac. Une poétique du roman*, Montréal, XYZ éditeur, 1996.

de la pensée politique et sociale de Balzac, puis dans la perspective de la poétique du personnage balzacien, afin de localiser le croisement de ces deux axes.

I : La crise du chef dans la famille et dans la société

À parcourir l'œuvre de Balzac dans sa chronologie, on s'aperçoit d'emblée que l'interrogation sur le statut du chef se place dès le départ en abyme avec la notion de famille. La question sera poursuivie jusqu'à ses dernières années, comme l'indiquent ces mots de l'«Avant-propos» de *La Comédie humaine* en 1842 : «aussi regardé-je la Famille et non l'Individu comme le véritable élément social»⁵⁾. Mais dès 1829, le «jeune célibataire» expliquait déjà le motif de rédaction de sa *Physiologie du mariage* ainsi : «les Larmes, la Honte, la Haine, la Terreur, des Crimes secrets, de sanglantes Guerres, des Familles sans chef, le Malheur se personnifiaient devant lui et se dressaient soudain quand il lisait le mot sacramental : ADULTÈRE !⁶⁾ ». L'infidélité féminine et les familles sans chef : leur corrélation est logique aux yeux du jeune auteur. Le premier ouvrage paru dans *La Comédie humaine* témoigne ainsi de l'absence ou de la négligence du chef dans la vie familiale.

Par la suite, plusieurs nouvelles balzaciennes publiées dans la première moitié des années 1830 offrent une variation de ce thème : deux modes de la crise semblent s'y remarquer. D'un côté se trouve le dysfonctionnement du chef dans la famille, dont le cas extrême est le père autoritaire dans *L'Enfant maudit* (1831), qui pousse par haine son fils à la mort, et qui, une fois ce dernier retrouvé mort, cherche à épouser sa fiancée pour assurer la succession de la maison. De l'autre, l'absence de chef, au sens littéral ou figuré : *Le Réquisitionnaire* (1831) raconte le décès du père et la vaine attente par la mère du retour de son fils, seul espoir de la famille. La famille est parfois délaissée par son chef qui s'enthousiasme pour tout autre chose : ainsi la passion de Balthazar Claës pour la chimie dans *La Recherche de l'Absolu* (1834) va-t-elle détruire sa famille⁷⁾.

Pour le romancier, la crise de la famille ne serait pas un problème social, mais une figure elle-même de la société en crise. Le Balzac de cette époque cherche à superposer la dimension familiale et privée à celle sociale et officielle, ce qui laisserait supposer son intention de les mettre en cause de concert. Soit par la métaphore, soit par un double emploi du terme «chef» : dans le premier

5) «Avant-propos» de *La Comédie humaine*, I, 13.

6) *La Physiologie du mariage*, XI, 904.

7) Parmi les ébauches rattachées à *La Comédie humaine*, la première ébauche d'*Entre savants* partage cette perspective, mais de manière plus légère, en esquissant le ménage d'un savant épris de la science et «la gêne constante qui avait opprimé cette famille sans chef» (XII, 537).

cas, la Maison du chat-qui-pelote de Guillaume est une «petite république»⁸⁾ ; dans le second, le comte de Fontaine, «chef de l'une des plus anciennes familles du Poitou» est l'un des «chefs royalistes»⁹⁾. La mention de Louis XVIII comme «le dernier chef de la maison de Bourbon»¹⁰⁾ relève aussi du même dessein. Là, le personnage-chef sert de pivot pour développer une analogie entre la famille et le monde extérieur.

Mais c'est surtout l'absence de chef qui s'avère obsessionnelle chez Balzac : dans *La Duchesse de Langeais* (1834-1835), l'absence de chef de famille se superpose aux carences de la classe sociale dans son ensemble, par l'insertion d'un article politique dans le texte. Celui-ci affirme : «Dans toutes les créations, la tête a sa place marquée. Si par hasard une nation fait tomber son chef à ses pieds, elle s'aperçoit tôt ou tard qu'elle s'est suicidée¹¹⁾.» Et l'histoire traduit ce discours auctorial par l'absence du duc de Langeais. La situation est identique, non seulement chez les Langeais, mais aussi dans une autre famille aristocratique évoquée dans la conversation des parents Navarrain :

— (...) Elle était bonne femme. (...) Entre nous soit dit, elle était le chef de la maison. Son fils, Marigny, est un aimable homme ; il a du trait ; il sait causer. Il est agréable, très agréable ; oh ! pour agréable, il l'est sans contredit ; mais...aucun esprit de conduite¹²⁾ .

L'absence de chef envahit même ainsi un registre de moindre importance. *La Duchesse de Langeais* est donc marquée par ce thème à ces trois niveaux.

Rappelons que cette représentation des modes sociaux renvoie au parallélisme développé par Bonald au début du XIX^e siècle : les formes sociales, selon lui, sont fondées sur la trinité «cause, moyen et effet», comme en témoignent la société domestique («*père, mère et enfants*»), la société religieuse («*Dieu, prêtres, fidèles*») et la société politique («*rois ou chefs suprêmes, nobles ou fonctionnaires publics, féaux ou peuple*»)¹³⁾. On pourrait aisément supposer que, de ces trois éléments, c'est cette «cause» qui est en mise et remise en question

8) *La Maison du chat-qui-pelote*, I, 52.

9) Incipit du *Bal de Sceaux*, I, 109.

10) *Le Bal de Sceaux*, I, 117.

11) *La Duchesse de Langeais*, V, 926.

12) *La Duchesse de Langeais*, V, 1013.

13) Discours préliminaire de Louis de Bonald, *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social, ou Du pouvoir, du ministre et du sujet dans la société*, l'édition de Paris:[s.n.],1800. Sur les circonstances sociales du début du XIX^e siècle, vus dans l'opposition entre la démocratie (Bonald) et la théocratie (Benjamin Constant), voir Tzvetan Todorov, *Les Morales de l'histoire*, Hachette Littérature, 1991, p.275-314. Il faut aussi noter que Max Andréoli éclaire, en partant de cette similitude bonaldienne de nature et de société, l'évolution de la vision balzacienne de la société : Max Andréoli, *Le Système balzacien. Essai de description synchronique*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1984, tome II, p.406-409.

par Balzac dans ces nouvelles.

L'absence du chef obsède le romancier jusqu'à ses dernières années. Elle est d'autant plus importante pour lui que sa vision de la société reposait sur une théorie qu'il expliquera plus tard en empruntant à Geoffroy Saint-Hilaire le terme «*unité de composition*»¹⁴⁾.

II : Un double avilissement de la valeur du chef

II-I : Métonymie et type

D'autre part, il est indéniable que la société dépeinte dans *La Comédie humaine* abonde en personnages-chefs. Cela pourrait se prêter à deux explications possibles : selon la métonymie et le type. Il s'agira de les examiner l'une après l'autre dans leur rapport avec le personnage-chef.

En citant Roman Jakobson, Jacques Dubois présente l'écriture du «roman du réel» comme entourée d'une «ambiance métonymique», tandis que l'écriture poétique est essentiellement métaphorique¹⁵⁾. Chez Balzac en effet, même de minces événements de la vie quotidienne, comme l'opposition des groupes d'élèves dans un atelier de dessin, impliquent une vision globale de la société :

Deux groupes principaux, séparés l'un de l'autre par une faible distance, indiquaient deux sociétés, deux esprits jusque dans cet atelier où les rangs et la fortune auraient dû s'oublier¹⁶⁾.

Dans cette perspective, le personnage-chef fonctionnerait comme le délégué d'un groupe partageant une vision commune de la société, et contribuerait à schématiser ou à bipolariser le système social pour faire entrevoir derrière lui les personnages secondaires qui le suivent. Or, le «chef du parti aristocratique de cette petite assemblée»¹⁷⁾ n'a pourtant pas de valeur métonymique, c'est plutôt l'ensemble du groupe qui est investi de ce rôle. Cela rappelle la remarque de Bernard Guyon selon laquelle le marquis de Montaurant, chef des royalistes, ne joue qu'un rôle esthétique dans *Les Chouans*¹⁸⁾.

Par ailleurs, la notion de métonymie est en contiguïté avec la notion de type. Si Bernard Guyon signale également que les chefs royalistes, excepté le marquis de Montaurant, incarnent le type royaliste¹⁹⁾, il n'en est pas moins vrai

14) «Avant-propos» de *La Comédie humaine*, I, 7-9.

15) Voir surtout le chapitre IV de Jacques Dubois, *Les romanciers du réel, de Balzac à Simenon*, Seuil, 2000.

16) *La Vendetta*, I, 1042.

17) *Ibid.*, 1043.

18) Bernard Guyon, *La pensée politique et sociale de Balzac*, seconde édition augmentée, Armand Colin, 1967, p.249-274.

19) *Ibid.*

que plusieurs personnages indiqués comme des «types» ne sont pas forcément à la tête du groupe auquel ils appartiennent²⁰⁾.

En effet, lorsqu'on observe tout simplement des personnages en position de chef, on remarque que certains ne participent pas vraiment de ces deux rôles. Ils sont littéralement «chefs», mais semblent peu substantiels dans cette position. Pourrait-on considérer «Ferragus, chef des Dévorants» comme le délégué du système corporatif français, ou comme le type du compagnon ? Le romancier croit, certes, avoir dissipé «le prestige romanesque attaché au nom de Ferragus et à celui de Dévorants»²¹⁾ grâce aux précisions détaillées et historiques données sur le compagnonnage dans la préface de la trilogie de *l'Histoire des Treize*. Mais celles-ci ne concernent presque pas l'intrigue du premier épisode qui porte le nom de ce personnage : Ferragus étant avant tout «père» et «membre de la bande de treize hommes», son rôle en tant que facteur social s'éclipse²²⁾.

II-II : La prolifération des chefs

Si nous pouvons qualifier de purement «nominal» un tel aspect du personnage-chef, ce qualificatif apparaît patent surtout avec la croissance des chefs administratifs dans la société de *La Comédie humaine*. Nous constatons avec Isabelle Michelot que plusieurs personnages dans *La Comédie humaine* sont réduits à leur fonction sociale, sans être individualisés, et que l'emploi constitue «un instrument de la genèse du personnage, une sorte d'hypo-personnage»²³⁾, tandis que le type peut se définir comme une sorte d'hyper-personnage. Dans le cas d'un chef professionnel, s'y ajoute le point de vue de l'exécution du pouvoir. Prenons pour exemple la promotion de Brideau dans *La Rabouilleuse*. Sous la Terreur, le futur mari d'Agathe et futur père de deux fils, Philippe et Joseph, est indiqué par le titre «chef de bureau». Ce terme est répété à plusieurs reprises, dans les expressions «l'honnête chef» ou «le chef de

20) Comme le signale Isabelle Michelot, la définition balzacienne du type est assez vague (voir son article : «Le rôle et la logique de l'emploi», in Emmanuelle Cullmann, José-Luis Diaz et Boris Lyon-Caën (dir.), *Balzac et la crise des identités*, Christian Pirot, 2005, p.41-52.). Il est possible toutefois de relever quelques exemples où le romancier appose à un personnage le terme de «type», ce qui porte à croire que l'affinité entre le chef et le type n'est pas manifeste : dans *Les Employés*, ce sont deux employés, Chazelle et Paulmier, qui représentent «le type de l'employé pur sang» (VII, 981), et non le chef de bureau.

21) Préface à *l'Histoire des Treize*, V, 790.

22) Cette bande est composée de treize hommes de divers âges et origines, et censée n'avoir aucun chef : «[a]ucun chef ne les commanda, personne ne put s'arroger le pouvoir ; seulement la passion la plus vive, la circonstance la plus exigeante passait la première.» (*Ibid.*, 792.) Cette homogénéité a pour but de présenter une antithèse à la société stratifiée qu'est Paris, telle qu'elle est évoquée au début de *La Fille aux yeux d'or*.

23) Isabelle Michelot, *art.cit.*, p.46.

bureau»²⁴⁾. En 1804, Brideau est nommé «chef de division»²⁵⁾ et en 1808, il meurt juste avant d'être nommé «directeur général»²⁶⁾. Toute une série de termes relatifs au chef articule sa biographie qui ne fait que cinq pages environ, sans éclairer son activité professionnelle. Loin des entreprises de schématisation et de reconstruction de la société, sa position est simplement nominale. Là, le chef ne se présente plus que comme un rouage «quelconque» du système social.

Dès lors, on serait tenté de penser que l'abondance de chefs provoque doublement un basculement ou un avilissement dans la poétique du personnage balzacien. Car l'aspect nominal du chef relève d'un fait observé par le romancier dans le monde réel. En témoigne la réflexion suivante sur la société moderne, insérée dans *Béatrix* :

Ces diverses manies créent des dignités postiches, des présidents, des vice-présidents et des secrétaires de sociétés dont le nombre dépasse à Paris celui des questions sociales qu'on cherche à résoudre. On a démoli la grande société pour en faire un millier de petites à l'image de la défunte. Ces organisations parasites ne révèlent-elles pas la décomposition ? n'est-ce pas le fourmillement des vers dans le cadavre ?²⁷⁾

L'opposition des adjectifs «grande» / «petites» met en lumière un aspect du concept balzacien de la société de l'époque : la «grande société», macroscopique, est ici conçue comme une entité comportant plusieurs sociétés aussi microscopiques que miniatures. Avec la métaphore des «vers», celles-ci sont accusées d'être à l'origine des problèmes sociaux. La prolifération des «présidents» fait, aux yeux de l'observateur, la preuve de la prégnance d'un individualisme empêchant l'unité de la «grande société». On pourrait entendre, dans cette autopsie balzacienne de la société, la renonciation à l'unité de composition à l'instar de Geoffroy Saint-Hilaire.

On peut penser que la déflation de la valeur littéraire du personnage-chef se produit en fonction de celle de la valeur réelle de son statut social. Le personnage-chef se présente ainsi à la fois comme un symbole du pouvoir social et celui de la fragmentation de la société.

24) *La Rabouilleuse*, IV, 275.

25) *Ibid.*, 277.

26) *Ibid.*, 279.

27) *Béatrix*, II, 906. La parution de la partie comportant cette observation eut lieu du mois de décembre 1844 au mois de janvier 1845.

III : Le pouvoir en marge du pouvoir institutionnalisé

III-I : Le « grand homme »

Face à cette double déflation, Balzac semble avoir recours à des personnages présentant des traits propres au *grand homme*²⁸⁾. L'étude balzacienne s'intéresse longtemps à ce topos tant historique que littéraire qui parcourt le XIX^e siècle, notamment autour du *Médecin de campagne*²⁹⁾. Benassis est médecin, et son emploi est moins métaphorique que facteur de la représentation de la société : chef de communauté, il réussit à redonner vie au village dévasté à travers son exploitation des terrains agricoles et ses œuvres charitables. Ce « grand homme », sans famille, mais qui n'est pas réduit à son emploi, garde la position d'exécuteur du pouvoir : il échappe, quant à lui, à l'avalissement du statut du chef dans *La Comédie humaine*.

Cependant la vision balzacienne du grand homme n'est pas sans connaître une modulation pessimiste. Aude Déruelle nous la fait découvrir en comparant le roman précédent avec *Le Curé de village*³⁰⁾, pour fournir la preuve d'un tournant de la politique balzacienne au début des années 1840³¹⁾ : « au début des années 1830, il semblait encore possible de croire en un grand homme qui viendrait régénérer la France »³²⁾ ; dix ans plus tard, « la régénération sous l'impulsion d'un grand homme tiendrait du miracle : on peut y croire, mais il défie toute logique »³³⁾. Vue sous cet éclairage, *La Rabouilleuse* (1842) paraît présenter une image réduite et altérée du grand homme à travers la figure de Philippe Brideau ; là, l'idée de grand homme ne serait qu'une illusion que la mère se fait sottement de son fils favori : « On parlait beaucoup alors des agents provocateurs. Pendant que Philippe jouait au billard dans les cafés suspects, y perdait son temps, et s'y habitua à humer des petits verres de différentes liqueurs, Agathe était dans des transes mortelles sur le grand homme de la famille »³⁴⁾. Ce « de la famille » souligne l'image réduite du grand homme. Et l'illusion ne se dissipera pas, même lorsque la mère découvre, sur son lit de mort, que son fils ingrat n'a aucune intention de venir la voir : « Philippe, son enfant préféré, n'était-il pas enfin le grand homme de la famille ? Elle voyait dans les premières fautes de ce

28) Voir le numéro consacré à ce topos : *Romantisme*, N°100, SEDES, 1998, et surtout l'article d'Anne Gérard, « Le grand homme et la conception de l'histoire au XIX^e siècle », p.31-48.

29) Comme par exemple l'article de Marion Mas, « Le grand homme selon *Le Médecin de campagne* : une figure « antimoderne » ? », in Boris Lyon-Caën et Marie-Ève Thérénty (dir.), *Balzac et le politique*, Christian Pirot, 2007, p.85-96.

30) Le feuilleton est paru en 1839 et l'édition originale en 1841.

31) Aude Déruelle, « Un tournant de la politique balzacienne : l'introduction à *Sur Catherine de Médicis* », *Ibid.*, p.45-56. Max Andréoli signale cependant que Benassis-Balzac « organise ce qui est en fonction du système, loin de toute utopie » : voir Max Andréoli, *op.cit.*, tome II, p.426-429.

32) Aude Déruelle, *art.cit.*, p.53.

33) *Ibid.*

34) *La Rabouilleuse*, IV, 299.

garçon les écarts du génie³⁵⁾. » Disposée vers le début et vers la fin, l'expression « le grand homme de la famille » encadre le roman, ce qui invite à considérer celui-ci comme l'histoire du fantôme du grand homme.

III-II : La « grande femme »

Malgré leur moindre fréquence, il n'en demeure pas moins que le pouvoir de la « grande femme » dans l'œuvre balzacienne reste considérable : elles sont très peu³⁶⁾, mais leur portée littéraire semble encline à l'élargissement à compter des années 1830 jusqu'aux années 1840. Dans les premières années, Balzac confère le titre de « grande femme » à la vicomtesse de Beauséant et à la comtesse de Morsauf, mais leur grandeur demeure privée ou appartient aux valeurs institutionnalisées, et leurs actions ne sont pas aussi « engagées » que celles de Véronique Graslin dans *Le Curé de village*, lorsque ses efforts pour construire une communauté grâce à l'exploitation des terrains agricoles lui valent la reconnaissance et le respect de tous les habitants du village.

Si Madame de La Chantrie dans *L'Envers de l'histoire contemporaine* (1842-1846) n'est pas qualifiée de « grande femme », cela n'empêche pas qu'elle présente des traits communs avec Véronique Graslin : motivation personnelle extrêmement forte, abnégation, foi religieuse, et présence d'une pseudo-famille l'aidant à mener à bien ses projets. Loin de la logique bonaldienne exposée dans l'« Avant-propos » de *La Comédie humaine*³⁷⁾, ces deux personnages mènent une vie familiale avec leurs collaborateurs respectifs. Et chacune est au centre d'un cercle concentrique formé par cette fausse famille et par la société qui l'entoure.

De la Famille à la pseudo-famille, du père de famille à la femme écartée du bonheur féminin institutionnalisé : la composition de la société balzacienne dans les années 1840 paraît ainsi avoir retrouvé son équilibre sous la figure de la « grande femme », à l'antipode de celle proposée au début des années 1830. Cela rappelle également les personnages féminins dans *Les Parents pauvres*, qui, négligés ou méprisés dans la société, parviennent à exercer un grand pouvoir sur autrui. Le pouvoir balzacien trouvera ainsi sa place en marge du pouvoir

35) *Ibid.*, IV, 525.

36) Rare est l'emploi de l'expression « grande femme » dans le contexte qui est ici en question. Seuls quatre personnages féminins en sont qualifiés : la vicomtesse de Beauséant (*Le Père Goriot*, III, 263), la marquise de Rochefide (*Béatrix*, II, 789), la comtesse de Morsauf (*Le Lys dans la vallée*, IX, 1223) et Véronique Graslin (*Le Curé de village*, IX, 870). Les variantes de chaque roman signalent que ces deux dernières portaient dans les manuscrits d'autres qualificatifs, « sainte » pour celle-ci, « brave » pour celle-là. Peut-être la modification traduit-elle le devenir de cette notion chez le romancier.

37) « Aussi regardé-je la Famille et non l'Individu comme le véritable élément social. Sous ce rapport, au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald, au lieu d'aller avec les novateurs modernes. » (I, 13.)

institutionnalisés.

* * *

En retraçant la crise du chef de famille, nous avons tenté une approche du personnage-chef via la sociologie balzacienne. Au début des années 1830, celui-ci avait une fonction d'embrayage rendant possible le parallélisme des compositions domestique et sociale. Mais le Balzac des années 1840, confronté à une société morcelée, semble avouer sa difficulté à trouver une unité à ses compositions centrées sur des chefs. En superposant, dans son écriture du personnage, le basculement des valeurs littéraires avec l'avilissement des valeurs sociales établies, Balzac continue à lutter contre ces deux penchants à travers l'introduction des traits héroïques du grand homme. Mais l'héroïsme ne peut en définitive trouver sa place qu'en marge du pouvoir institutionnalisé, et que sous la figure féminine.

Dès lors, une autre question émerge : la relation entre les «bandes» qui jalonnent l'écriture balzacienne et leurs chefs peut-elle se comprendre dans une pareille évolution? Cette question appelle à une analyse ultérieure plus approfondie.

(Étudiant en 3^e année du Cours de Doctorat à l'Université d'Osaka)